



When we were kings

de Leon Gast et Taylor Hackford

Fiche technique

USA - 1996 - 1h28

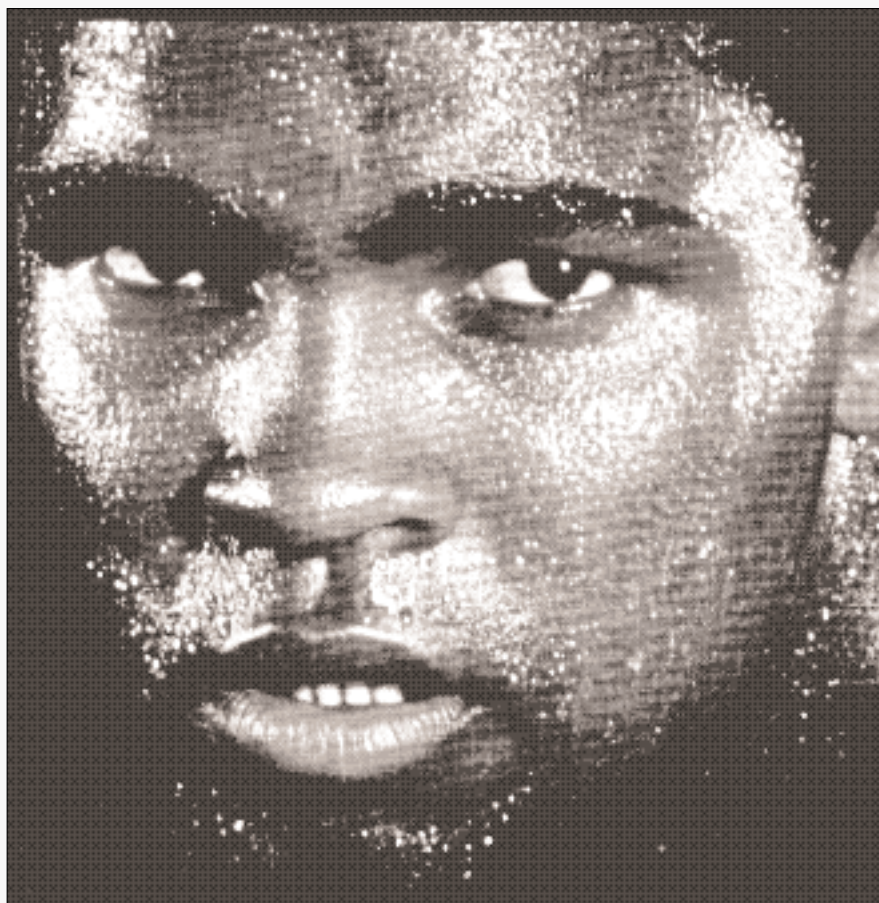
Couleur et N.&B.

Réalisateur :

Leon Gast et Taylor Hackford

Interprètes :

Mohammed Ali
George Foreman
Don King
James Brown
B.B. King
Mobutu Sese Seko
Spike Lee
Norman Mailer
George Plimpton
Miriam Makeba
The Spinners



Mohammed Ali

Résumé

30 octobre 1974, Kinshasa, Zaïre. Dans une ambiance survoltée, Cassius Clay *alias* Mohammed Ali affronte George Foreman pour le titre de champion du monde. **When we were kings** relate cet événement «planétaire» sous la forme d'un documentaire qui associe aux scènes du reportage réalisé à l'époque par Leon Gast des documents antérieurs ainsi que des interviews de célébrités réalisées aujourd'hui par un autre cinéaste, Taylor Hackford...

Critique

Pour l'écrivain américain et ancien boxeur Thom Jones, un championnat du monde des poids lourds est souvent le miroir de notre culture. Un champion des poids lourds vient marquer son époque du même sceau qu'un président ou un roi. Il n'est pas rare de parler de l'aire Jack Dempsey ou du règne de Joe Louis. Pourtant, jamais un poids lourd n'a exercé son pouvoir de manière aussi écrasante et absolue que Mohammed Ali. Il était une grande gueule, prédisait à quel round il allait descendre son adversaire, avait changé de nom - Cassius Clay était mort le lendemain de la prise de son titre

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

contre Sonny Liston en 1964 - et balancé le christianisme juste après avoir jeté sa médaille d'or olympique dans l'Ohio River.

Il y a quelque chose de très émouvant dans le documentaire de Leon Gast sur le championnat du monde entre Ali et Foreman qui s'était déroulé un soir d'octobre 1974 dans la moiteur de Kinshasa, au Zaïre. Il y a bien sûr là l'une des grandes surprises de l'histoire de la boxe, et le courage inouï dont Ali va faire preuve pour faire face au terrible frappeur qu'était Foreman, donné alors grandissime favori.

Mais l'émotion suscitée par ce documentaire est bien plus prosaïque que cette démonstration de courage et de volonté. La question posée par Leon Gast est aussi simple que lumineuse : qu'est-ce que le cinéma a à dire de cette gigantesque foire organisée par l'ineffable Don King, un ancien repris de justice qui avait tué son associé de ses mains nues et faisait là ses débuts dans le boxing business ? (...)

Leon Gast arrive à montrer avec sa caméra ce qu'aucun reportage télévisé sur cette manifestation surmédiatisée n'a jamais pu approcher : il sait prendre ses personnages en flagrant délit d'existence. Ali en train de débiter ses leçons de morale aux jeunes Noirs pour leur demander de manger moins de bonbons ou en train d'expliquer que les Africains sont plus intelligents que les Afro-Américains. La manière dont le boxeur de Louisville prend racine au Zaïre lorsque le combat est repoussé de cinq semaines après une blessure de Foreman à l'entraînement, alors que ce dernier n'en peut plus d'attendre dans un pays qu'il vomit. (...)

Au lieu de consacrer le retour aux sources d'Ali sur sa terre natale, **When we were kings** souligne, presque involontairement, l'américanisation du phénomène Ali, la naissance d'une gigantesque figure dont la place est autant au Boxing Hall of Fame que sur le mont Rushmore. Ali est devenu une immense

machine à gagner les dollars - Don King et Herbert Muhammad, des Black Muslims, n'oublieront jamais de prélever leur pourcentage exorbitant sur sa bourse - et à corriger ses adversaires. L'Amérique blanche peut désormais se frotter les mains, le rayonnement d'Ali n'excède plus le cadre étroit du ring, et sa bronca de prophète noir est davantage celle d'un bonimenteur que celle d'un activiste politique. Leon Gast ne le montre qu'imparfaitement, dans un film tout à la gloire d'Ali et qui capture, presque à son insu, les limites du mythe et la part d'imposture de son règne : à Kinshasa, les rois étaient tenus en laisse.

Samuel Blumenfeld

Le Monde

(...) Conscient d'être sculptural, photogénique, conscient de son pouvoir érotique de star, mi-bateleur de foire à la logorrhée inspirée, mi-télévangéliste martelant son credo («Black is beautiful»), Ali apparaît comme un gladiateur médiatique, un Spartacus noir en passe de faire tomber les chaînes de ses frères, un nouveau Moïse qui ouvrirait la mer à son peuple ou réussirait à lui seul le miracle de réunir en un lieu les deux bras du fleuve de la négritude, les Afro-Américains et le continent noir. Quand il va à la rencontre du peuple zaïrois ou accueille James Brown à sa descente d'avion, c'est Ali qui fait le lien, c'est lui, un temps, le creuset ou le mythe de ce creuset. La rencontre, sportive à l'origine, prend alors des allures de retrouvailles d'une famille gigantesque tragiquement séparée par l'Histoire des Blancs, d'une diaspora qui retrouverait son unité et sa fierté sous l'égide d'un demi-dieu sacré roi avant même d'avoir gagné son combat. Ou peut-être est-il déjà gagné ?

Mohammed Ali fait éclater les limites du ring ou élargit son carré aux dimensions du monde. Cinégénie d'un corps, d'un sport, d'un peuple mis en mouvement par un homme et calquant ses pas de danse sur son jeu de jambes légendaire. La

force de **When we were kings** vient de son acteur-réalisateur. C'est lui qui manie les foules comme un Griffith ou un DeMille, qui s'en nourrit en retour, en sort galvanisé et grandi par l'écho démultiplié de sa voix (tous les dictateurs connaissent ça). D'où l'impression que le documentariste de l'époque, Leon Gast, n'a qu'à le suivre pour que son film ait par contagion le bon tempo. Ici, c'est le fond du reportage qui rejaillit sur la forme et la détermine également. Car il ne peut y avoir qu'un metteur en scène. *Exit* le réalisateur donc (à un moment, Ali s'adresse à la caméra et se comporte en propriétaire des images, ce qu'il est). *Exit* Mobutu, «Staline africain» *dixit* Norman Mailer (il n'ira pas au stade et verra le match sur le câble). *Exit* Don King, producteur avisé et grand manitou des coulisses. *Exit* les musiciens venus de partout et qui semblent là pour assurer une première partie de spectacle. *Exit* Foreman l'introverti, pourtant tenant du titre et donné vainqueur : il sera l'autre, le méchant, le Blanc ! Ali balaie tout et tous sur son passage et *contrôle* les moindres détails de son sacre. Et d'abord lui-même. Sa peur qu'il dompte à tel point qu'on se demande s'il l'a jamais éprouvée. Ali ou «l'homme qui tua sa peur». Contrôle du match aussi, qu'il a prémédité comme un crime ou une mise en scène parfaite : il réinvente sous nos yeux l'espace du ring et retrouve l'adage bressonien pour peu qu'on remplace «cinématographe» par «boxe» et «film» par «combat» : «Cinématographe, art militaire. Préparer un film comme une bataille». Ali aux côtés de Bresson, Ford ou Ozu, voilà une extension inattendue de la politique des Auteurs !

L'erreur du film est de ne pas toujours donner la parole ou l'image à son champion. Le souci pédagogique compréhensible de l'alternance des scènes filmées en 1974 et de documents antérieurs ralentit la dynamique d'ensemble. Surtout, c'est vraiment une erreur que d'avoir monté le sidérant combat final entrecoupé des interviews des hommes-

troncs que sont Norman Mailer ou Spike Lee. Pourquoi ne pas avoir utilisé seulement leur voix à la manière d'un commentaire sportif *a posteriori* sur des images qui auraient été préservées dans la plénitude de leur durée ? En fait, il a manqué au film ce qu'il y a dans le film : un affrontement entre les deux réalisateurs, pour qu'une matière et une manière prévalent sur l'autre. Entre 1974, années politiques, et 1996, le goût du consensus a fait des progrès. Dommage aussi que dans ses cinq dernières minutes, le film ne résiste plus à ce qu'il a jusque-là refoulé : l'anecdote pour l'anecdote, et le *best of* d'Ali, une compilation façon clip de sa carrière, manière peu habile d'enfoncer le clou du sportif politique. Dommage donc que le film se soit cru obligé de terminer sur une note à la **Malcolm X**, quand il lui suffit de montrer son héros en action pour avoir le punch de **Do the right thing**.

Bernard Bénoliel
Cahiers du cinéma n°513 - mai 1997

Évoquant le combat de boxe historique qui opposa Mohammed Ali à George Foreman en 1974 au Zaïre, **When we were kings** mêle avec une grande habileté les images d'archives filmées par Leon Gast au «commentaire» contemporain rapporté par le cinéaste Taylor Hackford (**Officier et Gentleman, Contre toute attente, Dolores Claiborne**). Ce qui importe ici, c'est bien plus la dramaturgie des préparatifs liés au combat que le combat lui-même. Le film, qui n'échappe pas toujours à l'hagiographie, est tout entier centré sur la personnalité de Mohammed Ali et se veut le vecteur des discours du boxeur, de ses provocations, de son engagement politique et religieux, et de ses coups de gueule. Aussi **When we were kings** suit-il le parcours géographique et idéologique d'Ali, depuis New York jusqu'à Kinshasa, de sa détermination à lutter contre la toxicomanie des jeunes Noirs américains à son engagement aux côtés

des Black Muslims. Signalons le commentaire éclairant et palpitant de Norman Mailer notamment, témoin du combat à l'époque et grand admirateur de Mohammed Ali. Ses interventions, dignes d'un roman d'aventures, accentuent le sentiment de montée en puissance qui s'empare du spectateur. L'écrivain décrypte avec acuité le climat d'alors, l'effervescence qui accompagnait le combat, et surtout la personnalité fascinante d'Ali.

When we were kings est sans conteste un documentaire intelligemment construit; on peut cependant regretter que la dimension politique, tout juste évoquée par la présence pourtant écrasante du président Mobutu, ne soit pas approfondie. Car - on le comprend en filigrane - l'organisation au Zaïre d'un combat de boxe d'une telle envergure constitue pour Mobutu et le continent africain une revanche prise sur les États-Unis, une manière d'affirmer l'existence de ce que l'on appelait à l'époque le groupe des pays non-alignés. D'autant que, comme le rappelle le film, Ali avait été condamné à de la prison ferme pour avoir refusé de combattre au Viêt-nam. Un superbe camouflet à la fière Amérique, même si le combat a lieu à 4 heures du matin afin d'être retransmis en direct sur les chaînes américaines, à un horaire décent pour les téléspectateurs...

Franck Garbarz
Positif n°436 - juin 1997

(...) Avant l'été 96, Mohammed Ali était déjà l'une des figures planétaires du sport, l'égal au moins des Joe Louis, Joe Di Maggio, Jesse Owens, Carl Lewis, Pelé ou Michael Jordan - mais un Jordan qui aurait l'agressivité et la tchatche d'un Malcolm X. En allumant la flamme olympique aux derniers Jeux d'Atlanta, Mohammed Ali est devenu énorme : une légende américaine au même titre que John Wayne, Martin Luther King ou Elvis Presley. Aujourd'hui que la radicalité de ses propos n'est

plus qu'un souvenir jauni, aujourd'hui qu'Ali est atteint de la maladie de Parkinson, dans l'incapacité de s'exprimer verbalement - lui qui fut un prince du verbe -, que son grand corps est impotent et agité de tremblements, aujourd'hui qu'Ali est devenu inoffensif et émouvant, il fait l'unanimité.

En février dernier, quand il est apparu au Radio City pour l'avant-première de **When we were kings**, il planait sur le lieu telle une divinité, dégageant une aura indescriptible. A voir le film dans ces conditions - Ali au milieu d'une salle pleine, à 80 % noire -, le spectacle était autant dans la salle que sur l'écran. A chaque apparition d'Ali, sur le ring ou en dehors, à chaque repartie et à chaque crochet, le public réagissait, répondait, hurlait, commentait - comme dans un office baptiste. Maintenant certes, il n'effraie plus personne. Il plaît aux Blancs, aux wasps, à l'establishment; dans le même temps, il ne s'est jamais onclétomisé, il n'a pas perdu une once de crédibilité auprès des Noirs, comme le prouvait l'accueil spontané du Radio City. Le jour où il décédera, Ali deviendra un mythe de l'ampleur de Kennedy ou Marilyn.

Serge Kaganski
Les Inrockuptibles n°100 - 16 avril 1997

Entretien avec le réalisateur

«Quand je me suis embarqué dans l'aventure de ce film en août 1974, mes cheveux étaient plus foncés que les vôtres et je ne portais pas de lunettes. Aujourd'hui que **When we were kings** sort enfin, je suis grand-père !» Les yeux rieurs sous sa tignasse blanche, Leon Gast résume avec humour l'incroyable histoire de ce documentaire qui faillit bien ne jamais voir le jour, et que tous les jurys couvrent aujourd'hui de récompenses.

A la dernière cérémonie des Oscars, les ennemis d'hier, Mohammed Ali et

George Foreman. se sont congratulés : une scène de retrouvailles comme l'Amérique les adore. Tous deux, bien sûr, ont vu **When we were kings**. «Ali en a même visionné plusieurs versions successives depuis 1988 avec son fils adoptif qui gueulait, comme les Zairois dans le film : «Ali boma ye ! (Ali détruis-le !)» A une projection, il s'imitait lui-même en donnant des coups de coude à sa femme. Il se souvenait bien sûr de moi, «l'affreux maigrichon qui [le] suivait partout avec sa caméra»... Il a tant aimé le film qu'il se l'est approprié, il parlait à tout le monde de «son film». Et c'est vrai que c'est un peu le sien. Au montage, à chaque montage, puisqu'il y en a eu plus d'une dizaine, Leon Gast s'est d'ailleurs inquiété de l'équilibre à respecter entre les deux boxeurs. «Mais j'avais peu d'images de George Foreman. Pendant les semaines qui ont précédé le combat, il n'était visible qu'à l'entraînement ou lors des conférences de presse. Il était reclus et parlait peu. Ali, au contraire, papillonnait comme sur le ring, allait au devant des Africains, tchatchait à n'en plus finir, sans cesse en représentation. Il suffisait d'être là.»

Quand Foreman, vingt ans après, demande une cassette du film enfin terminé, le cinéaste redoute sa réaction.

«Lui aussi a voulu le regarder en famille avec ses quatre fils... qui s'appellent tous George. Il a été bluffé. Il s'est alors rappelé, m'a-t-il dit, pourquoi Ali avait été son idole. Il a mieux compris à quel point sa défaite, complètement inattendue d'un point de vue sportif, avait été psychologique.» Foreman a été *psyched-out* par Ali. Expression difficile à traduire, où s'insinue quelque chose de sorcier, de magique. Leon Gast ne nie pas, d'ailleurs, avoir exploité à fond cet élément pour ajouter du drame au film. Il utilise même le visage de la chanteuse Miriam Makeba pour incarner l'ensorceleuse qui jette le «mauvais œil» à Foreman. Mais cette magie, il la ressentait vraiment. «C'était tout de même étrange... Foreman, 25 ans (sept de

moins qu'Ali, considéré comme un boxeur en fin de carrière), tenant du titre était en pleine forme. A l'entraînement, il démolissait ses *sparring-partners*. Et c'est l'un d'eux qui l'a blessé en se protégeant du coude ! Le combat a été reporté de six semaines. et cela a tout changé : Ali était au Zaïre comme un poisson dans l'eau, tandis que Foreman s'y morfondait.»

Ces semaines ont aussi changé le cinéaste. Avant de s'envoler pour Kinshasa, Leon Gast avait à son actif deux ou trois documentaires musicaux. C'est un producteur de concerts, Stuart Levine, qui lui a proposé le boulot. Car, au départ, le championnat du monde des poids lourds devait être accompagné d'un grand festival, un «Woodstock black». «Levine et Don King, le promoteur du combat, ont fait cause commune autour d'un concept : «Hier esclaves, aujourd'hui champions.» King a tenté de mettre dans le bain Berry Gordy, le patron des disques Motown, pour avoir à l'affiche Stevie Wonder, Marvin Gaye et autres stars de la soul. Mais ça n'a pas marché.» Du coup, l'événement musical rétrécit, malgré la présence de James Brown. Parti pour filmer un festival avec un peu de boxe autour, Leon Gast se retrouve à filmer des boxeurs et, accessoirement, des musiciens sur scène.

Revenu du Zaïre avec cent kilomètres de pellicule (ou cent soixante-treize heures de rushes, comme on veut), le cinéaste entame une course d'obstacles. «Les producteurs que je démarchais s'intéressaient soit à la musique, soit à la boxe, rarement aux deux. Il y avait toujours quelque chose qui clochait. Mais si je devais résumer mes problèmes en un mot ce serait : l'argent.» De temps en temps, Gast émerge de la salle de montage qu'il a installée chez lui pour tourner un docu sur la salsa ou Mike Tyson. Et puis, en 1989, il s'associe avec son ancien avocat, David Sosenberg. Une évidence s'impose à eux : recentrer le film sur Mohammed Ali. «Tous les gens

à qui je montrais des montages de rushes me disaient : «On veut encore plus d'Ali, plus d'Ali, l'écran explose dès qu'il apparaît !» Et puis je me suis rendu compte que plus le temps passait, plus le personnage me captivait. Son aura, loin de faiblir, dépassait de loin son statut d'ancien champion.» La magie, encore. Le cinéaste est visiblement resté sous le charme du boxeur. Mais, au fait, aurait-il misé un dollar sur lui, la veille du 30 octobre 1974 ? «Figurez-vous que je l'ai fait ! J'ai parié avec Hunter Thompson, le fameux reporter de Rolling Stone. Il se fichait complètement du match. Ali était à 7 contre 1. Hunter m'a dit : je te le fais à 3 contre 1. J'ai empêché ses 150 dollars. Oui, je sais, pour la légende, j'aurais dû garder le chèque...»

François Gorlin

Télérama n°2467 - 23 avril 1997

Filmographie

Our latin thing

Zits and all

Angel forever, forever angels

Salsa

Documents disponibles au France

Cahiers du cinéma n°513 - mai 1997
Télérama n°2467 - 23 avril 1997
Les Inrockuptibles n°100 - 16 avril 1997
Le Monde - dossier réalisateur
Dossier distributeur